

GIRAUD (Victor), Officier de marine et voyageur français [Morestal (Isère), 15.1.1858-Plombières, 22.8.1898].

A vingt-quatre ans, simple aspirant, il fut tenté par l'Afrique et entraîné à la fois par l'exemple de Brazza, qu'il connaissait, par son goût pour la grande chasse et par le désir de reprendre à pied d'œuvre la tâche de Livingstone au point même où la mort avait terrassé le grand explorateur. Il obtient une mission de la Société de Géographie de Paris et s'embarque à Marseille le 9 juillet 1882 pour Zanzibar, où il arrive le 25 août suivant. Il a la bonne fortune de rencontrer dans ce port à la fois Cambier et Wissmann, deux excellents informateurs pour les régions qu'il va avoir à traverser. Son dessein est cependant d'éviter l'itinéraire suivi par ses grands prédécesseurs, celui qui passe par Tabora, et de se rendre au Bangweolo par le Nord du Nyassa.

Il part le 20 décembre 1882 de Dar-es-Salam. Sa caravane comprend 120 hommes, dont 20 uniquement chargés de porter les éléments d'un bateau métallique démontable dont il a tenu à se charger en vue de la navigation sur les lacs. Après avoir suivi à partir de la côte la vallée du Kingani, il traverse une chaîne montagneuse dans des conditions très dures, la pluie ne cessant de tomber. Comme toujours il se heurte à la méfiance, sinon à l'hostilité des indigènes. Mais il a en plus à lutter contre l'indocilité et la mauvaise foi de ses gens, dont le recrutement semble avoir été fait sans grand discernement. La relation que Giraud donne des mille incidents désagréables qui ont accompagné sa marche est intéressante à lire pour qui veut se rendre compte de la mentalité réelle de ces populations. Elle est à la fois amère et humoristique.

Après avoir traversé successivement l'Uehe, l'Ubena et l'Ukinga, Giraud arrive, le 17 avril 1883, en vue du lac Nyassa. Il ne s'y attarde guère.

Prenant la direction O.-N.-O., il se dirige vers le Bangweolo, mais avant d'arriver à ce nouveau lac, qu'aucun Européen n'avait vu depuis Livingstone, il erre longuement dans les marécages du Chambezi, l'affluent qui alimente le lac en venant de l'Est et qui se trouve ainsi être la branche tout à fait supérieure du puissant Congo. En réalité, le lac Bangweolo et le delta du Chambezi remplissent une immense cuvette marécageuse presque complètement envahie par la végétation aquatique et où de nombreux chenaux finissent par se réunir en une expansion lacustre qui en occupe le bord occidental (*).

(*) On trouvera d'intéressants détails sur le système hydrographique du Bangweolo dans F. Debenham, *The water resources of Central Africa* (The Geog. J., vol. CXI, 1948, pp. 222-229).

Giraud n'atteignit le lac proprement dit que le 8 juillet. A l'aide de son bateau, il put en reconnaître les rives, les îles et contrôler certaines indications données par Livingstone. Il observa que, contrairement à ce qu'affirme le grand explorateur, le Luapula, seul émissaire du lac, prend en le quittant la direction du Sud et conserve cette direction jusqu'à Kiouande, point où des rapides barrèrent la route au voyageur. Mais, à partir de Kiouande, le Luapula fait un coude brusque et se dirige vers le Nord, c'est-à-dire vers le lac Moero. En le suivant sur sa rive droite, Giraud doit franchir plusieurs affluents. Les Vouarassi, peuplade sauvage et cruelle, qui occupe le pays entre les deux lacs, le réduisant à la famine et le séparent de sa caravane, pour le conduire, sous escorte, à un chef qui le retient deux mois en palabres interminables. Finalement libéré, il peut rejoindre ses hommes à Kazembe, non

loin de l'extrémité méridionale du lac Moero. Là se trouve un autre potentat indigène, qui le dépouille complètement et avec d'autant plus de facilité que son chef de caravane, un arabisé de Zanzibar, le trahit ouvertement.

Finalement, ayant, par un coup d'audace, récupéré une partie de ses fusils, Giraud parvient à fuir avec les 110 hommes qui lui restent. Les vivres font défaut et la colonne épuisée se traîne misérablement et presque à l'aventure dans un pays assez boisé où, heureusement, abondent les éléphants, les zèbres et les antilopes. C'est par hasard que, le 29 octobre, elle arrive au lac Moero, sur le bord duquel elle trouve des indigènes affamés, décimés par des guerres intestines, qui sont dans l'impossibilité de l'aider. Le seul secours en perspective est le Tanganika, vers lequel se dirige Giraud, mais quand il y arrive, enfin, le 18 novembre, en un endroit, l'endue, où deux missionnaires britanniques sont en résidence, il trouve également un pays ravagé par la disette, dont les habitants n'ont plus que la peau sur les os.

Il faut aller plus loin encore si l'on ne veut pas succomber. En hâte, Giraud, ayant emprunté une embarcation, sorte de dhow, aux missionnaires, se lance sur le lac, que la caravane va essayer de longer de son côté. Accompagné de huit hommes, il arrive le 4 décembre, après une navigation de 225 km, à Karema, poste belge de la rive orientale, pendant une absence de Storms, qui revient quelques jours après. Giraud est admirablement reçu à Karema. Dans sa relation il ne tarit pas d'éloges sur l'organisation de la station et sur le travail admirable qu'ont accompli, d'abord le fondateur, le capitaine Cambier, puis les commandants successifs, Popelin, Ramaeckers et Storms.

La caravane de Giraud, ayant heureusement trouvé des vivres en abondance en cours de route, n'arrive à Karema que le 25 décembre. Comme elle n'a plus de marchandises et que Giraud médite de rentrer par la côte ouest d'Afrique en suivant le 7° degré de latitude Sud avec Léopoldville comme point de direction, il envoie un fort parti à Tabora, qui n'est qu'à vingt jours de distance, pour faire les acquisitions nécessaires. Mais l'absence de ses hommes se prolonge. En avril, il doit aller lui-même les dégager, en un point du chemin de retour, où ils sont bloqués et assiégés par des pillards.

Un chef qui reste trop longtemps séparé de ses hommes ne parvient plus à les reprendre en main. De plus, comme nous l'avons dit, la caravane de Giraud était mal composée et mal encadrée. La fidélité des niamparas avait fléchi. C'est sans doute à ces raisons qu'il faut attribuer ce qui se passa peu après. Une première rébellion eut lieu à Karema même. Une seconde se produisit à Mpala, de l'autre côté du lac, première étape du voyage prévu vers l'Ouest. Les hommes, qui désiraient rentrer à Zanzibar, refusèrent de suivre Giraud. Bien plus, ils l'abandonnèrent en masse, après avoir exigé de lui le paiement intégral de leur salaire. Bien peu revirent du reste Zanzibar. Dispersés en cours de route, ils se livrèrent à des actes de brigandage. Les uns furent tués ou entrèrent au service des esclavagistes. Les autres, une trentaine tout au plus, après avoir péniblement regagné leur île, y furent jetés en prison, sur la plainte du consul de France.

Quant à Giraud, laissé seul avec trois malades qui n'avaient pu suivre leurs camarades, il ne dut son salut qu'à l'aide fraternelle de Storms, le fondateur de Mpala, qui s'y trouvait à ce moment. Ravitaillé et décidé à regagner la côte par le Nyassa, évitant ainsi la voie dangereuse de Tabora, il put trouver place sur le dhow des missionnaires, qui le reconduisit à l'endue, au Sud du lac, d'où il

était parti huit mois auparavant. Arrivé là, il parvint à recruter une soixantaine d'hommes et, avec eux, il se mit en route, le 8 août 1884, en direction du lac Nyassa. Le trajet fut relativement facile. Le 3 septembre, il était à Kiwanda, où il put se reposer pendant trois jours chez des missionnaires écossais qui étaient établis à cet avant-poste de l'influence anglaise. Le 11, il arrivait au bord du lac et y trouvait, logé sous la tente, un agent de l'African Lakes Company, organisme qui, à ce moment, occupait d'une façon non officielle, dans la région du Nyassa, le territoire qui devait plus tard être revendiqué par la Couronne britannique. Il put ensuite, au prix de certains retards entraînés par les hostilités engagées entre les Portugais et les tribus du Bas-Shire, gagner la côte orientale. Le 14 novembre 1884, il se trouvait à Quilimane, alors port d'escale important du Mozambique, et vingt jours plus tard, à Zanzibar.

A Zanzibar se trouvait précisément la *Caravane*, bateau de guerre français, qui prit volontiers à bord l'aspirant Giraud et le ramena en France. Il débarquait à Marseille le 17 février 1885.

La suite de la vie de Victor Giraud est sans événement marquant. En juillet 1889, au moment de la publication de son livre, il était en Islande, déjà lieutenant de vaisseau. Il est mort prématurément à Plombières en 1898.

2 août 1949.
R. Cambier.

V. Giraud, *Les lacs de l'Afrique Équatoriale. Voyage d'exploration exécuté de 1883 à 1885*, Paris, Hachette, 1890. — *Rev. Géog. Intern.*, t. X (1885), pp. 128-131, 160-161, 174-176. — *Ibid.*, t. XI (1886), pp. 66-67, 88-90, 112-114. — *Bull. Soc. Belg. Géog.*, 1884, p. 246, Grosse Brockhaus, Leipzig, 1933, vol. 7, p. 374.

Dans une lettre datée de Karema le 24 janvier 1884, Giraud exprime sa gratitude à l'A.I.A. pour l'hospitalité qu'il a reçue de Cambier à Zanzibar et de Storms à Karema. Cette lettre est conservée dans les archives du Musée du Congo, à Tervueren.